

(Im)PERTINENCE

Le nombre des billets de banque

Chaque semaine, un chroniqueur de renom.

Mission : élargir les horizons, secouer, ramer à contre-courant.

Casting : Paul Jorion (économiste prophète), Eric De Beukelaer (abbé nomade), Pascal De Sutter (psychologue politique), Philippe Maystadt (ex-président de la BEI), Jacques Attali (écrivain éditorialiste) et Raphaël Enthoven (philosophe VIP). En prime, « Vu de Flandre » (pour ne pas perdre le Nord) et les opinions du Web qui sortent du lot.

Pourquoi le fait d'avoir renfloué le secteur bancaire européen ne constitue que la solution du désespoir.

On considère à juste titre que le livre où débute une réflexion moderne sur l'économie, est *l'Enquête sur la richesse des nations*, publiée en 1776 par le philosophe écossais Adam Smith, connu jusque-là pour sa *Théorie des sentiments moraux*, parue dix-sept ans plus tôt.

Une véritable « science » économique n'existe donc que depuis un peu moins de deux siècles et demi. Comme l'a cruellement mis en évidence la crise qui a éclaté en 2007 et dont les épisodes successifs font sombrer toujours davantage le navire de l'économie mondiale, les découvertes incontestables de cette « science » économique sont rares. Si elles avaient été plus nombreuses, il aurait été plus facile pour les économistes de prévoir cette crise et, une fois que nous y étions engouffrés, de nous expliquer ce qu'il faudrait faire pour en sortir. Or, comme chacun le sait, on n'entendit sur les deux sujets – avant et pendant la crise – qu'un long et pesant silence.

Une découverte faite par David Ricardo dans son rapport de 1810 sur « le prix élevé des lingots » constitue l'une de rares certitudes de la « science » économique. Pour situer rapidement Ricardo au sein de celle-ci, disons que la moitié au moins de ce qu'on



PAUL JORION
Anthropologue-économiste et blogueur
www.pauljorion.com/blog

trouve chez Karl Marx se trouve déjà chez Ricardo et que la moitié au moins de ce qu'on trouve chez celui-ci se trouve déjà chez son prédécesseur Adam Smith.



La planche à billets, c'est la solution du désespoir.

Ricardo a découvert que pour maintenir la stabilité des prix dans la zone économique correspondant à une monnaie, sa banque centrale doit réguler le volume de celle-ci en fonction

des fluctuations de la richesse nationale : si de la richesse est créée, de la monnaie nouvelle doit être mise en circulation pour un montant équivalent ; si de la richesse disparaît au contraire, de la monnaie doit être retirée d'un même montant. Si l'on imprime trop de billets sans « équivalent-riche », les prix grimpent – c'est l'inflation ; si l'on n'en imprime pas assez, les prix baissent – c'est la déflation. L'une et l'autre sont mauvaises : si les prix augmentent, il faut que les salaires suivent et leur hausse se reflétera

dans le prix des produits : on s'engage dans une « spirale inflationniste » qui peut déboucher sur de l'hyperinflation, comme celle qui tua l'assignat pendant la Révolution française, ou celle qui ravagea l'Allemagne dans les années 1921 à 1924, époque où il fallut remplir une brouette de billets de banque pour acheter du pain au coin de la rue. Dans le cas inverse de la déflation, comme les prix baissent, tout sera moins cher demain et chacun attend encore avant d'acheter, du coup, l'économie s'arrête brutalement.

Je parle de tout cela pour une raison précise : depuis 2008, nos banquiers centraux agissent comme s'ils n'avaient jamais entendu parler du principe de « réglementation de l'émission de monnaie » de Ricardo, l'un des rares acquis pourtant de la réflexion économique.

Les Etats-Unis ont pris l'initiative en 2008 avec un QE1, suivi d'un QE2 en 2010. « QE », c'est pour « quantitative easing », ce qui se traduit par « assouplissement quantitatif », terme moins inquiétant que « planche à billets », l'expression utilisée pour décrire ce qu'il ne faudrait jamais faire : imprimer de la monnaie non pas parce que de la richesse a été créée, mais simplement parce qu'on ne peut pas faire autrement : parce qu'un trou financier s'est creusé et qu'on s'efforce de le combler en y déversant des tombereaux d'argent.

En septembre 2008, la crise atteint son paroxysme à la suite de la faillite de la banque d'investissement américaine Lehman Brothers, et un total de 1 « trillion » de dollars est déversé sur le système financier. Un « trillion », c'est 1 000 milliards de dollars. On n'avait jamais eu l'occasion de mentionner des sommes d'un tel ordre, et on espérait ne plus jamais devoir le faire.

En décembre 2011, la Banque centrale européenne prête aux banques, pour trois ans, 489,2 milliards d'euros en vue simplement de les remettre à flot. Le mois dernier, la BCE a prêté 529,5 milliards d'euros supplémentaires. Le total se monte à 1 018,7 milliards d'euros et le « trillion » de dollars nécessaire pour stopper l'hémorragie engendrée en 2008 par la chute de Lehman Brothers a donc été enfoncé.

On n'avait pas le choix, paraît-il : le secteur bancaire européen était insolvable dans son ensemble : les banques devaient plus d'argent qu'elles n'en avaient. Pourtant, on le sait depuis 1810 grâce à Ricardo, la planche à billets, c'est la solution du désespoir. Si on y recourt, le système monétaire se dérègle en peu de temps, jusqu'à devenir ingouvernable. Nous sommes prévenus. ●

Wasabi*

* Condiment très piquant. Rare, donc cher. Relève le goût et tue les parasites. Peut faire s'étrangler et transpirer des yeux.

Carla et les braves types

Et Madame Sarko la joue « vous savez, on est des gens modestes ». Hou la menteuse.

« Nous sommes des gens modestes. » © Carla Bruni, semaine dernière, sur France 2, durant l'émission *Des paroles et des actes*.

« Nous sommes des gens modestes. » Assénée par l'épouse du chef de l'Etat, qui brigue un rab de cinq ans. Confiée par la première dame de France, fille d'un industriel et d'une pianiste concertiste, ex-top modèle, chanteuse à cartons, actrice, icône mondaine, au patrimoine de 18,7 millions d'euros.

Des gens. Comme on dit « de braves gens », « de petites gens », « les gens du voyage », « ah, les gens, quand même ».

Modestes. Comme on veut dire



THIERRY FIORILLI, rédacteur en chef adjoint

« simples », « sobres », « humbles », « tout en retenue ».

Bien. Fort, fort bien. Pardon, Madame Carla, mais : vous êtes gonflée quand même d'oser ça ! Vous, qui dirigez la France, et nous, si petits riens du tout, ombres composant les foules, pareils ? Mêmes soucis, mêmes aspirations, mêmes goûts, mêmes peurs, mêmes programmes télé, mêmes cantines, mêmes tranchées ? Des gens modestes, vous ? Comme le répétait Berlusconi, première fortune d'Italie ?

Si vous y croyez, vraiment, wow, qu'est-ce que vous êtes lobée, hors la vraie vie, embullée 100 % bling-toc. Et c'est consternant, parce que ça confirme que celles et ceux qui détiennent le pouvoir vivent sur une autre planète que leurs gouvernés.

Si vous jouez, mi-com', mi-comédie, vos postures de ménagère aux draps de satin, les yeux comme pudiquement baissés, méprisent ces millions de Monsieur et Madame Modeste, qui, eux, en vrai, mais apparemment si loin de chez vous, font profil bas tous les jours, sans misérabilisme mais priant tout de même pour que la crise ne les repère pas, encore cette fois-ci, dans le wagon ou au milieu des bouchons.

Dans les deux cas, vous donnez des armes à ceux qui peuvent décider, dans quelques semaines, que votre mari, cara Signora, a fait son temps à l'Elysée. Ces modestes électeurs. Dont les réalités, même balafrees, sont plus belles que vos minauderies, même botoxées. Et dont le poids, la voix, le choix équivalent aux bonnes vieilles prises de Bastille d'antan.

Cela dit sans vanité aucune. ●



ERIC FEEBERG/REUTERS

